

Articoli/1

Thèse sur la pop'philosophie

di Laurent de Sutter

Articolo sottoposto a peer-review. Ricevuto il 10/10/2014. Accettato il 03/12/2014.

Abstract: The French philosopher Laurent de Sutter outlines five thesis on “pop’philosophie” starting with the theorisation of the concept proposed by Gilles Deleuze: a new “reading practice” capable of awakening philosophy from the catatonic dream in which she fell. We are not facing, according to Sutter, a popularisation of philosophy, but on the contrary, a more higher and aristocratic form. The final argumentations overtake Deleuze and propose a more radical pop’philosophie which vampirizes and destroy the very same concept of philosophy.

I.

Lorsque Gilles Deleuze inventa le concept de “pop’philosophie”, il ne pouvait qu’ignorer les conséquences qu’allait produire la conjonction de l’autorité attachée à son nom et de l’érotique du concept qu’il proposait. A ses yeux, la “pop’philosophie” n’était presque rien: une incise dans un texte parlant d’autre chose – et une incise qui était comme le commentaire ou le slogan d’une tâche philosophique bien plus importante que celui-ci. Cette tâche, c’était celle de la mise en œuvre de nouvelles formes d’intensité dans la pensée, de nouveaux branchements, de nouveaux passages, de nouvelles conventions entre objets de pensée¹. Il n’y avait rien de *pop* dans l’idée exprimée par le concept de “pop’philosophie”; il n’y avait là que la réaffirmation, sous un mode neuf, de l’éternel but de la plus aristocratique des philosophies – à savoir, précisément, l’invention de concepts. La nouveauté de ce mode philosophique, ajoutait Deleuze, n’était en somme qu’un “style”: le mode “pop’philosophique” était une manière ne prétendant à rien d’autre qu’à la définition d’une nouvelle *esthétique de la pensée*. Mais une telle esthétique impliquait des transformations de nature méthodologique; elle impliquait une nouvelle manière de faire de la philosophie, d’en machiner les catégories en vue d’atteindre les intensités de concept que Deleuze prétendait lui assigner. Cette nouvelle manière de faire désignait une pratique très précise: elle désignait l’acte de lire – la “pop’philosophie” était en réalité le programme d’un renouvellement de l’acte de lecture. Deleuze écrivait: «les bonnes manières de lire aujourd’hui, c’est d’arriver à traiter un livre comme

¹G. Deleuze et C. Parnet, *Dialogues*, 2ème éd., Paris 1996, p. 10.

on écoute un disque, comme on regarde un film ou une émission de télé, comme on reçoit une chanson»². Cela signifiait deux choses. D'une part, la "pop'philosophie", comme pratique de lecture, ne concernait ni les disques, ni les films, ni les émissions de télé, ni les chansons, mais seulement les livres, dont Deleuze attendait qu'on apprenne à la lire d'une autre façon. D'autre part, cette autre façon, apprise au contact du matériau hétérogène que sont les disques, les films, etc., ne désignait qu'une espèce d'analogie conservant intacte la différence d'avec les livres. La "pop'philosophie" ne désignait pas une méthode d'hybridation: elle ne désignait qu'une méthode de branchement dont seul le média propre à la philosophie (le livre) devait tirer bénéfice.

II.

Il y avait quelque chose de l'ordre du *phagocytage* dans le concept de "pop'philosophie": il s'agissait d'intégrer à la philosophie toute une matière étrangère en vue de la mettre à son service. La "pop'philosophie" était un esclavagisme. La seule chose qui importait n'était pas cette matière étrangère, mais la possibilité qu'elle puisse rendre à la philosophie une faveur que celle-ci était devenue incapable de se rendre en propre. Plutôt qu'un esclavagisme, peut-être même fallait-il dire que la "pop'philosophie" était un vampirisme – un vol de force vitale destiné à redresser la vigueur déclinante d'une discipline millénaire. Telle était la tâche que Deleuze assignait à la "pop'philosophie": *réveiller la philosophie de son sommeil catatonique* – et partir en quête de jeunes filles susceptibles de lui redonner des forces. C'est la raison pour laquelle ceux qui ont interprété la "pop'philosophie" comme une manière de *populariser* la philosophie, de la rapprocher d'une culture populaire qu'elle aurait oubliée, se sont tant trompés. Ecouter des disques, regarder des films ou fredonner des chansons ne visait pas à inscrire ou réinscrire la philosophie dans un substrat populaire qu'elle aurait oublié, ou, pire, qu'elle mépriserait. Cela visait à l'en éloigner encore davantage – à utiliser la culture populaire comme un tremplin pour devenir toujours moins populaire, toujours plus aristocratique, ainsi que le sont les vampires. Les films, les disques, les chansons ou les émissions de télé devaient constituer, pour le "pop'philosophe", autant de modalités d'accès au plus haut et au plus grand, autant de manière d'inventer un au-delà encore supérieur à la philosophie. *La "pop'philosophie" est sortie de la philosophie par le haut*, et non par le bas: elle est son dépassement dans une sortie d'épiphanie du livre, englobant en son sein les possibilités de pensée propre à tous les autres médias. De ce dépassement, Deleuze lui-même a donné de nombreux exemples, consacrant ainsi deux forts volumes à une nouvelle théorie du temps extraite, dérobée, sucée, avec l'aide de Quine et Bergson, à l'histoire du cinéma. Mais fallait-il s'arrêter là? Devait-on se contenter de considérer la "pop'philosophie" comme la poursuite de la philosophie par d'autres

² *Ibid.*

moyens? Ne pouvait-on pas imaginer que le dépassement de la philosophie dont il y était question débouchât sur son évanouissement? A ces questions, Deleuze n'a jamais répondu, ni voulu répondre.

III.

Dans son introduction à *Matrix, machine philosophique*, Elie During suggéra naguère qu'il se pourrait bien que le concept de "pop'philosophie" fût dépassé – ou, du moins, que son lien avec une certaine époque fût devenu trop visible. «En parlant de 'Pop'philosophie', Deleuze était bien de son époque: il s'agissait alors de se brancher sur les intensités libérées par un désir circulant dans toute la machine sociale. L'âge n'est plus à la 'pop', mais à la 'techno', et le romantisme des flux cède effectivement le pas aux machines»³. Pourtant, si l'époque a changé, la tâche que Deleuze assignait à la "pop'philosophie", parce qu'il s'agissait d'une tâche vouée à une certaine éternité de la philosophie, restait, elle, d'actualité – une actualité ne devant pas plus à la "techno" qu'elle ne l'avait dû à la "pop". Plutôt qu'un *plug-in* visant à assurer la mise à jour du concept de "pop'philosophie", il aurait mieux fallu s'interroger sur les stratégies par lesquelles parvenir à contourner les attendus du cahier des charges que Deleuze lui avait imposé. Parmi ces stratégies, la première était peut-être celle de *symétrisation*: là où Deleuze n'imaginait qu'une seule forme de distribution des intensités, dont le livre constituait le bénéficiaire exclusif, il fallait défendre le principe d'une distribution générale. Non seulement faut-il apprendre à lire un livre comme s'il était un disque, une chanson, un film ou une émission de télé, mais sans doute faut-il aussi apprendre à regarder un film comme s'il était une chanson, un film, etc. Peut-être même faut-il aller plus loin, et apprendre à lire un livre comme s'il était une salade, un rocher comme s'il était un dieu, une jeune fille comme si elle était un tyrannosaure, un joystick comme s'il était une émulsion – et vice-versa. Il faut symétriser le recours au dehors: symétriser la possibilité que l'invention de nouvelles intensités locales passe par la connexion avec *n'importe quel* autre lieu, quel qu'en soit la distance ou l'étrangeté. L'hypothèse que poursuivrait une telle stratégie de symétrisation serait la suivante: il n'y a de dedans que pour autant qu'il y ait un dehors pour lui donner une intensité – celle-ci étant son seul contenu. Brancher ensemble un film, une salade, un rocher, un dieu, une jeune fille, un tyrannosaure, un joystick et une émulsion, ne vise pas à tenter d'en extraire un contenu quel qu'il soit. Le branchement n'est pas affaire de sens; il est une affaire de structure et d'opérations – une structure d'intensité.

³ Cf. E. During, «Introduction. La machine à philosophies», in A. Badiou, Th. Benatouil, et alii, *Matrix, machine philosophique*, Paris 2003, p. 8.

IV.

Une seconde stratégie qu'il serait possible de défendre afin d'extraire le concept de "pop'philosophie" de la formulation stricte qu'en a donnée Deleuze serait une stratégie de *généricisation*. Plutôt qu'admettre l'éternel retour de la philosophie dans l'acte de son dépassement, pourquoi ne pas imaginer que l'au-delà de la philosophie puisse être tout autre chose qu'elle-même? Pourquoi, en particulier, ne pas imaginer que la pratique intellectuelle des branchements intensifs entre êtres hétérogènes puisse enfin être dite de toute pratique de pensée, quelle qu'en soit la discipline? Il y a quelque chose de si- nistre dans la perspective que les intensités "pop'philosophiques" finissent toujours par reconduire à la philosophie – ses grands auteurs, ses grandes questions, ses grandes angoisses. Regarder des films pour illustrer les thèses des maîtres; assister à une corrida pour y voir à l'œuvre le théâtre des thèmes éternels; décrocher son téléphone portable pour en faire un exemple de jeu de langage. Quel ennui. Est-ce cela, la philosophie? *Alors, la philosophie, on l'emmerde*: telle pourrait être la vérité du cri "pop'philosophique", celui par lequel la philosophie, en se dépassant, se débarrasserait d'elle-même une bonne fois pour toutes. Il faut qu'en vampirisant ce qu'elle trouve sur son chemin, la philosophie finisse par comprendre qu'il lui faudrait commencer par se vampiriser elle-même pour pouvoir déployer les nouvelles intensités de pensée dont elle rêve. Ou plutôt: il lui faudrait commencer par accepter de se *faire* vampiriser par les autres – se faire piller comme une épave à l'égard de laquelle on n'éprouverait de respect que pour autant qu'il y resterait encore quelque chose à piller⁴. La généralité de la pensée rejoindrait ainsi la généralité des objets dans un principe d'équivalence intégrale, que seules les intensités respectives des actes de pensée et des objets de pensée permettraient de différencier. Alors, non seulement toute chose ne pourrait prétendre à un dedans que pour autant qu'existerait un dehors pour lui conférer une intensité, mais la procédure de branchement permettant ce transfert d'intensité serait elle-même toujours dehors, ailleurs. C'est en tant que la philosophie ne serait plus la philosophie, et que chaque chose ne serait telle qu'autant qu'une autre chose lui en donnerait l'intensité, que celle-ci, un jour, pourra enfin se réclamer de cet étrange syntagme et de sa non moins étrange apostrophe : "pop".

V.

D'où cette thèse: la "pop'philosophie" sera l'autodestruction de la philosophie – ou elle ne sera rien.

⁴ Cf. L. de Sutter, «Piracy as Method : Nine Theses on Law and Literature», *Law and Humanities*, vol. 5, n° 1, 2011, p. 63 sq.